

O R I E N T

5

JEAN MARQUÈS-RIVIÈRE

A L'OMBRE
DES MONASTÈRES
THIBÉTAINS

ཡུལ་གྱི་མཉམ་པ་ལྷན་སྐྱེལ་།

PREFACE DE MAURICE MAGRE



ÉDITIONS VICTOR ATTINGER

2^e Édition.



Assemblée de lama à Chang Hou

*Patrie de l'Asie
16 Septembre 1929*

ORIENT

JEAN MARQUÈS-RIVIÈRE

A L'OMBRE DES MONASTÈRES THIBÉTAINS

PRÉFACE DE MAURICE MAGRE



1929

ÉDITIONS VICTOR ATTINGER

PARIS et NEUCHÂTEL

Tous droits et reproductions, adaptations
et traductions réservés pour tous pays
y compris l'U. R. S. S.

Copyright by Editions Victor Attinger 1929.

« Tous les mérites que j'ai gagnés par la méditation et par une ardente dévotion
« Je te les dédie, O mon Guru ;
« Puisse cette dédicace être agréée
« Et puis-je enfin atteindre la Béatitude... »

Milarepa,
le « Jetsun-Kahbourn. »

PRÉFACE

Elle all au

Quand on lit les récits des voyageurs, on voit qu'ils ont rencontré quelquefois, dans les pays qu'ils traversaient, un habitant qui ne ressemblait à aucun autre et dont le caractère et les goûts l'apparentaient aux Européens. C'est un Maure d'Afrique qui voudrait posséder un lit au milieu d'une natte, un Turc qui aspire à n'avoir qu'une seule épouse, un naturel des îles Fidji qui adopte avec allégresse le christianisme dès les premières paroles d'un missionnaire.

Si, pareil à ces voyageurs, un lama du Tibet était venu, il y a quelques années, enseigner sa religion aux barbares d'Occident, il se serait étonné de trouver, chez l'enfant qu'était alors Jean Marquès-Rivière, une étonnante facilité pour s'assimiler du premier coup les hiérarchies des divinités thibétaines, pénétrer le mystère de l'incarnation des Boddhisatvas. Car il y a partout des types d'humains qui sont des étrangers parmi leur race. Tel est Jean Marquès-Rivière. Il est né thibétain en dépit des lois de l'hérédité et d'une

succession de parents français. Aucun lama n'est venu l'instruire dans son enfance. Il a retrouvé tout seul les habitudes, les croyances, la sagesse de la patrie où son âme véritable est née.

Depuis quelques années on a découvert l'Inde et la Chine. De nouveaux Marco-Polo débarquent sans cesse à Marseille et à Londres, sans oublier le manteau cousu de pierres précieuses. Les rêves des idéologues ont remonté le Yang tsé Kiang et se sont posés près des sources du Gange. On a étudié la philosophie du grand et du petit véhicule et celle de Shankaracharya, mais si nombreux que soient les rapports des missions, si nourris que soient les ouvrages publiés, ce n'est que bien faiblement que filtre à travers eux la pure lumière de l'Orient. L'étude pénètre la lettre mais non l'esprit. On accorde plus d'importance à la langue qu'à la pensée. Chacun se plaît à interpréter différemment une philosophie qui se prête, par la multiplicité de ses nuances, à des interprétations variées et chacun ramène obstinément cette philosophie au moule étroit de la pensée occidentale. Car personne ne se penche sur elle avec amour, ne s'identifie à elle. L'Orient que l'on

montre à nos yeux est un Orient repeint extérieurement avec des couleurs occidentales, travesti intérieurement avec une pensée chrétienne. C'est un Orient secrètement haï. On n'oserait pas ouvertement en détruire les monuments. On n'oserait, comme l'ont fait les Anglais en 1860, brûler au Palais d'Été de Péking la plus grande et la plus ancienne bibliothèque de l'Univers, mais on en trahit la pensée, on en rabaisse volontairement l'idéal.

Le livre de Jean Marquès-Rivière, cette étude visionnaire des monastères du Thibet, de leurs ascètes et de leurs dieux, est un livre écrit avec amour. A cause de cet amour, l'auteur atteint la vérité profonde du sujet qu'il traite. Pour la première fois, nous entrons, grâce à la magie de l'évocation, dans les asiles inviolés du Bouddhisme, nous en découvrons la pensée secrète. Nul en France n'a pénétré aussi loin que Jean Marquès-Rivière dans la connaissance de la religion thibétaine, la vie des lamaseries silencieuses qui déploient leurs toits plats et leurs murailles grises aux quatre portes tournées vers les points cardinaux sur les pentes de l'Himalaya ou les plaines du Bod-Youl. Il a appris la langue thibétaine pour s'initier à cette littéra-

succession de parents français. Aucun lama n'est venu l'instruire dans son enfance. Il a retrouvé tout seul les habitudes, les croyances, la sagesse de la patrie où son âme véritable est née.

Depuis quelques années on a découvert l'Inde et la Chine. De nouveaux Marco-Polo débarquent sans cesse à Marseille et à Londres, sans oublier le manteau cousu de pierres précieuses. Les rêves des idéologues ont remonté le Yang tsé Kiang et se sont posés près des sources du Gange. On a étudié la philosophie du grand et du petit véhicule et celle de Shankaracharya, mais si nombreux que soient les rapports des missions, si nourris que soient les ouvrages publiés, ce n'est que bien faiblement que filtre à travers eux la pure lumière de l'Orient. L'étude pénètre la lettre mais non l'esprit. On accorde plus d'importance à la langue qu'à la pensée. Chacun se plaît à interpréter différemment une philosophie qui se prête, par la multiplicité de ses nuances, à des interprétations variées et chacun ramène obstinément cette philosophie au moule étroit de la pensée occidentale. Car personne ne se penche sur elle avec amour, ne s'identifie à elle. L'Orient que l'on

montre à nos yeux est un Orient repeint extérieurement avec des couleurs occidentales, travesti intérieurement avec une pensée chrétienne. C'est un Orient secrètement haï. On n'oserait pas ouvertement en détruire les monuments. On n'oserait, comme l'ont fait les Anglais en 1860, brûler au Palais d'Été de Péking la plus grande et la plus ancienne bibliothèque de l'Univers, mais on en trahit la pensée, on en rabaisse volontairement l'idéal.

Le livre de Jean Marquès-Rivière, cette étude visionnaire des monastères du Thibet, de leurs ascètes et de leurs dieux, est un livre écrit avec amour. A cause de cet amour, l'auteur atteint la vérité profonde du sujet qu'il traite. Pour la première fois, nous entrons, grâce à la magie de l'évocation, dans les asiles inviolés du Bouddhisme, nous en découvrons la pensée secrète. Nul en France n'a pénétré aussi loin que Jean Marquès-Rivière dans la connaissance de la religion thibétaine, la vie des lamaseries silencieuses qui déploient leurs toits plats et leurs murailles grises aux quatre portes tournées vers les points cardinaux sur les pentes de l'Himalaya ou les plaines du Bod-Youl. Il a appris la langue thibétaine pour s'initier à cette littéra-

ture religieuse, d'une prodigieuse richesse, et dont nous ne connaissons que quelques pauvres fragments. Il décrit les lieux et les hommes avant de déchiffrer les textes et de nous révéler leurs secrets. Sa description est aussi évocatrice que celle d'un voyant.

Les monastères du Thibet ! Comme ils sont loin de nous, inconnus, mystérieux ! Au centre de l'Asie est une nation ermite que de rares voyageurs ont visité et dont ils ont dit des choses si merveilleuses qu'on s'est généralement refusé à les croire. Par la porte de Djarjeling ou à travers les monts Kouen-Loun, tous ceux qui ont traversé la terre interdite, quand ils n'ont pas été assassinés par les bandes errantes qui la gardent, n'ont fait le récit de leur voyage qu'en voilant ce récit d'une teinte de mystère, le mystère de ce qui touche au divin. Tout le monde connaît la description faite par le père Huc de l'arbre de la lamaserie de Komboum qui pousse avec des caractères perpétuellement renouvelés sur son écorce. On a entendu parler de Nicolas Notovitch retrouvant dans le Ladak la cellule de l'ermite Issa, qui aurait été Jésus. C'est au Thibet que vivent, dit-on, des sages qui ont le pouvoir de pro-

longer la durée de la vie humaine, qui sont les gardiens de l'antique connaissance perdue, et qui possèdent dans leurs archives l'histoire de l'Atlantide et de la Lémurie et aussi l'histoire de l'humanité future dont ils ont la vision par clairvoyance. C'est au Thibet qu'est la mystérieuse cité de Shamballah, la ville des sages, c'est au Thibet qu'est le roi du monde.

Légendes et inventions de poètes ! disent les Occidentaux qui ne croient qu'à l'évidence immédiate et sont incapables de mêler la poésie à leur vie quotidienne.

« Il est regrettable, pour la lecture de cette histoire, que l'esprit de formation occidentale soit si prompt à déclarer absurde ce qu'il ne comprend pas et à rejeter comme fable tout ce qui ne s'accorde pas avec sa propre crédulité. » Cette phrase de l'Introduction à la vie de Milarepa de M. Jacques Bacot pourrait être mise en tête de ce livre.

Et, pour le lire avec profit, il faudrait se dégager de la soif de vérité exacte, de preuves matérielles, qui est propre à notre race et considérer comme possible cette communication de l'homme avec l'essence divine du monde que l'Orient est arrivé à connaître après des millé-

naïres d'expériences spirituelles. Il faudrait retrouver le pur état d'âme de celui qui l'a écrit, se pénétrer de la sagesse bouddhique qui enseigne que tout est changement de la forme et perpétuelle illusion et que la loi essentielle de l'homme consiste à s'élever du plan matériel qui est l'erreur, vers les plans spirituels qui sont la seule réalité. Le lecteur gravirait alors, avec le même recueillement pieux que Jean Marquès-Rivière, la colline boisée aux flancs de laquelle est bâtie la Maison de prières. Il lirait avec la même admiration les sutras du Kangyur, suivrait tous les chemins de la méditation qui préparent à l'illumination et, après avoir approché la Présence dans la grotte sacrée, s'être élevé au-dessus des puériles fantasmagories du bien et du mal, il découvrirait enfin le secret dernier, celui qui ne doit pas être révélé, parce que chacun doit en trouver la révélation au fond de lui-même.

Maurice MAGRE.

INTRODUCTION

Il y a quelque temps, un Hindou, de passage à Paris, me remit des documents et une lettre. Celle-ci m'était adressée par un de mes amis, parti pour les Indes depuis plusieurs années. Je l'avais perdu de vue depuis longtemps et je lus avec stupéfaction ses étranges aventures ; il me priait de les publier. Dans sa lettre, mon ami me demandait de régler certaines affaires personnelles, ne devant plus revenir en Europe.

Son caractère mystique et aventureux m'avait toujours frappé. Versé depuis sa jeunesse dans d'arides spéculations philosophiques, il parcourut tout ce que la métaphysique de l'Occident pouvait lui offrir. Il ne put trouver une réponse qui le satisfît et se tourna vers l'Orient et ses données traditionnelles. Certaines rencontres d'Orientaux à Paris, et une active correspondance en Thibétain avec des monastères du Népal et du Sikkim, lui avaient fait pressentir les régions où la destinée devait le conduire, un jour. Il résolut enfin de tout

quitter et de partir pour les Indes rejoindre ceux qui l'avaient déjà initié partiellement.

Certains passages de sa lettre montreront mieux les préoccupations intellectuelles et spirituelles de mon ami :

« ...Il faut avoir vécu en Asie pour comprendre et pénétrer l'âme de ces races. Il y a une telle barrière entre l'Orient et l'Occident ! quelle incompréhension, quelles ignorances, quelles méconnaissances entre l'un et l'autre ! tout ce que j'avais appris, lu, étudié avant mon départ pour l'Asie, avant la grande expérience que je poursuis, tout me fut inutile...

« ...Les cerveaux sont de même matière grise, mais le mécanisme cérébral est totalement différent. Il y a chez vous des gestes, des associations d'idées, des principes de morale et de mœurs qui sont inconnus en Orient ; or c'est cela qui crée la barrière entre les races de l'Ouest et de l'Est. De l'Asie, vous ne connaissez que des gestes incompréhensibles et vous les déformez ; vous avez rapporté des pages splendides des temples et des monastères asiatiques ; vos officiels les ont étiquetés selon leur manie et les grignotent, virgules par virgules. L'Art asiatique ? dans vos musées et vos livres, vous l'avez rendu semblable à ces plantes

des tropiques, rapportées de quelques explorations et que vous conservez, derrière des vitrines, dans des bocaux d'alcool...

« Je suis parti en pèlerin pour l'Est, pèlerin étrange, car je n'allais rendre visite à aucun dieu, ni adorer aucune relique. J'avais soif de certitude et de Vérité. Et il me fallut tout oublier, redevenir un petit enfant, afin d'apprendre et surtout de *comprendre*.

« Ma probité philosophique m'interdisait de ruser avec les mots. Je me suis donc incliné devant les faits ; il a fallu comparer ma sagesse universitaire à celle des Maîtres de l'Orient ; ce fut une faillite, car je ne savais rien, rien, rien... Je vous jure, très Cher, que votre science philosophique, et par conséquent votre solution du problème de la vie est toute barbare. Ne me parlez pas des mouvements modernes de votre philosophie, vos « nouveautés » qui vous semblent profondes car je vous lirais des textes vieux de quelque trois mille ans et vous verriez...

« Or c'est là où la barrière commence ; vous ne verriez pas ; vous ne pourriez pas voir, vous êtes aveugles. La Science de la vie ne peut être enseignée à tout le monde, car le problème étant formidable, et cachant une redoutable puis-

sance doit être ésotérique. Très sagement, les Maîtres de la pensée asiatique ont demandé aux téméraires inquisiteurs de la Vérité une préparation longue, fatigante, monotone ; il fallait éprouver leur patience car les amants de la Déesse doivent être purs et fidèles. Ils ont mis une clé sur les livres de la Science ; et vous devez d'abord travailler à découvrir la Clé... Alors, si vous avez résisté au découragement, à l'ennui, à l'aridité des textes, aux obstacles dressés sur vos pas par votre propre nature, vous serez *illuminé* au sens propre du mot...

« Vous aurez, dans le document ci-joint, un essai de description de mon expérience mystique en Asie ; elle est sensiblement différente de bien des descriptions de phénomènes semblables en Europe. Etant devenu asiatique de corps et d'esprit, je sais qu'il y a des choses impossibles à transcrire en français. Il faudrait le roseau et le parchemin et aussi cette langue thibétaine avec ses rythmes, ses chants, ses prières... Vous, vous en êtes aux virgules et aux hypothèses de l'origine des alphabets asiatiques ; comment voulez-vous nous comprendre ?...

« Je vous dis adieu, Très Cher, car je ne pourrai bientôt plus vous écrire ; je vais rompre les der-

niers liens qui me relient encore à votre vieille Europe, pour m'enfouir dans cette plus vieille Asie, génératrice de toute sagesse et Mère des apaisements et des consolations. Travaillez et cherchez, Ami... Je supplie les dieux de vous guider vers la Lumière où nous nous reverrons tous un jour, dans les bras de la sainte Déesse... »

Ceci fut son dernier message. Le mystère de l'Asie l'a pris dans son ombre et il a disparu, définitivement, même pour ceux qui le connaissaient et l'aimaient...

Etrange destinée que celle de cet homme d'Occident, de la race des nobles et des sages, qui s'est enfermé volontairement dans les sombres monastères, au milieu des neiges du Thibet, pour atteindre la pure Illumination et la Paix de l'Ame !

Vers le Thibet mystérieux

Deux heures du matin, en pleine mer. Accoudé au bastingage, je rêve... Les derniers rayons de lune moirent la crête mouvante des vagues, comme un long voile pailleté, et forment une mince ligne blanche, tremblotante, au milieu des discrets miroitements argentés. Dans la pénombre, se dresse comme une chauve-souris géante la grande voile d'un bateau de pêche... Un charbonnier, feux rouges et jaunes clignant comme un œil, glisse sans bruit près du transatlantique et soudain hulule longuement dans la nuit...

Dominante, la plainte de la Mer, monotone, endormante, comme le souffle d'une bête au repos. Je ne connais rien de plus triste que la pleine mer la nuit, rien de plus nostalgique et désespérant.

Je sens un grand calme, un grand apaisement se faire en moi, maintenant. Il y avait tout à l'heure, à l'instant du départ, tant d'angoisse autour de nous que j'en avais été troublé. J'avais vu sur de pauvres visages, tant de regrets, d'espoir, de déchirements que tout cela m'avait ému à la

fin. Personne ne m'avait accompagné sur la jetée du départ, car ma séparation avait été consommée bien avant ce jour. Ce déchirement ne s'était pas fait là, en quelques heures, au moment où la sirène hurle au départ, avec l'effarement nerveux de la séparation immédiate ; non ; pour moi, tout cela était plus lointain, plus profond, plus irrémédiable aussi...

Ah, ma famille !... quel fou étais-je ! quelle stupide passion me poussait à abandonner mes affaires, mon « avenir », ma vie tranquille au milieu de leurs affections si tendrement égoïstes ? Vraiment, cela était incompréhensible et on se remémorait cet aïeul qui, au seuil de la vie, était parti pour la Chine, abandonnant tout, et dont le souvenir était une honte dans la famille... J'écoute s'éteindre les rires secs, pleins de commisération, et ce ne sont plus pour moi que des bruits, des bruits, du bruit qui disparaît dans le rythme profond de la mer et qui s'efface déjà dans ma mémoire...

Le spectacle est magnifique ; si irréel dans ses étranges couleurs, que je me sens soulevé d'une émotion religieuse ; j'écoute en moi les chants de prière qui s'élèvent de mon souvenir... et je me rappelle... je revois mon Initiateur, le

Gelong (1) kyi-lha-pa dont je fis la connaissance à Paris, banalement, dans un salon, et qui me guida dans ma nouvelle voie. Avant lui, tout en moi était doute, incertitude, désespérance. J'avais essayé de nos philosophies, de nos systèmes, de nos sectes religieuses et, de plus en plus j'en ressentais la grande ignorance et la nullité totale. Notre Occident ne sait pas ; il ne connaît plus. J'ai suivi ses meilleurs pionniers scientifiques ; ils m'ont donné des titres, des diplômes, mais je suis sorti de leur école aussi ignorant de la Vie qu'un petit enfant. J'ai appris à disséquer des textes, à classer des parchemins, mais l'âme vivante sous les signes, ils me l'ont déguisée et cachée.

J'ai pénétré les cercles fermés, les milieux ésotériques, chez les pontifes de l'Occulte et je n'ai entendu que des phrases creuses et vides. Parfois, même, très fraternellement, ils se battaient entre eux. Croyant trouver des initiateurs, je rencontrais des bateleurs... D'autres, il est vrai, se disaient bouddhistes, yoghis ; je connaissais assez bien ces choses pour juger ces gens, et je m'aperçus qu'ils avaient appris des mots... Je ne crois

(1) Orthographe thibétaine : dgé-slong.

pas que l'Etoile initiatique illumine le ciel d'Occident ; il y a trop de nuages couleur de cendre et de sang...

Tu m'as alors apparû, Vénérable. L'appel ardent de mon âme a-t-il atteint ton cœur ? je ne sais. Mais je me suis apaisé, je me suis transformé par ton influence. Lentement, mon cœur douloureux s'est calmé ; j'ai entrevu mes possibilités et j'ai commencé à aimer la vie. Sous ta direction, des livres de l'Orient a jailli une lumière vivante que j'ignorais jusqu'à ces jours bénis. J'ai écouté les stances inoubliables des textes sacrés et devant les Dieux victorieux, j'ai prié, j'ai chanté, j'ai pleuré...

Les premiers dangers de l'initiation m'ont été épargnés, grâce à ta protection bienveillante et à ta puissance magique. Les terreurs des monstres de la porte d'Or, que les Dieux gardent jalousement, ont été écartées et j'ai pu, avec toi, passer les cercles de la seconde mort et de la seconde naissance. Mon corps a été épuré au creuset d'un tel athanor et j'ai appris à voir toute chose à sa place véritable, selon la Tradition très véridique. La grande illusion a cessé sa magie devant mes yeux, et, jour après jour, je me suis détaché des choses d'ici-bas, poussières entre les poussières.

Un jour, paraît-il, ton rôle de guide se terminait. Si je voulais continuer le travail entrepris, il me fallait partir. D'autres Maîtres m'étaient nécessaires, dans un autre milieu... Déjà je n'avais plus en moi que la soif de la Paix et de la Délivrance. Les êtres et les choses essayèrent bien de me retenir par leur charme mélancolique et la douceur de la longue accoutumance. J'ai dit adieu à tout ; je suis devenu un errant, un pauvre, un hors-la-vie. Mais je possède en moi une flamme qui me brûle, un Feu qui me dévore, une Foi qui me soutient. Je sens la bénédiction mystique du Gélong qui me protège, qui m'accompagne et qui, là-bas, dans les monastères du Thibet où je vais, sera reprise selon le rituel lamaïque et amplifiée jusqu'à me couvrir encore plus complètement, comme d'une ombre protectrice et bienveillante...

Dans la maison de prière

Elle est merveilleusement bien située, la maison de Prière... bâtie à mi-hauteur, sur une colline boisée, semblable à toutes celles qui nous entourent, et dont l'ensemble s'appelle Chumi-jadsa. La forêt s'étend de tous les côtés à perte de vue, d'abord pénétrable puis très loin sauvage sauvage et touffue : c'est la Jungle avec ses singes innombrables, ses bêtes et ses serpents. Le monastère est bâti à l'écart de la ville, presque à la fin des arbres, qui ne reprennent que plus loin, s'étendant en masse verte et sombre jusqu'aux pieds des massifs de l'Himalaya, qui nous entourent, lignes blanches sur l'horizon bleu, redoutables gardiens des terres interdites. Et mon accoutumance à ma nouvelle vie a été, grâce à la douceur du climat, très facile et très douce.

Je me rappellerai toujours l'accueil de l'Umzé (le Supérieur) du monastère de Chumi-jadsa et notre première entrevue, dans la grande salle de réception, le soir de mon arrivée. Tout était nouveau et étrange autour de moi. Je me sentais dans un autre milieu, parmi une autre race...